





PRIX UNIQUE : PARIS ET DÉPARTEMENTS UN AN, 48 Fr. — SIX MOIS, 25 Fr. — TROIS MOIS, 13 Fr.

PRIX UNIQUE : PARIS ET DÉPARTEMENTS UN AN, 48 Fr. — SIX MOIS, 25 Fr. — TROIS MOIS, 13 Fr.

# L'ESTAFETTE

ANNONCES  
M. Ch. Lagrange, Gerant et C<sup>o</sup>, 5, PLACE DE LA BOURSE  
ADMINISTRATION : 156, RUE MONTMARTRE, PARIS  
L. DÉROYAT, DIRECTEUR POLITIQUE

ANNONCES  
M. Ch. Lagrange, Gerant et C<sup>o</sup>, 5, PLACE DE LA BOURSE  
RÉDACTION : 156, RUE MONTMARTRE, PARIS  
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : A. HUSTIN

## NOS GRAVURES

### Le monument de M. Thiers à Nancy

Ce monument a été érigé par vote de souscription publique.

Il s'élève au milieu de la place de la gare de Nancy, qui porte aujourd'hui le nom de place Thiers.

La statue, en bronze, mesure 2 mètres 50 centimètres de hauteur et pèse 900 kilogrammes.

L'ancien président de la République est représenté debout, redingote croisée; la ressemblance est très grande, malgré l'absence de lunettes, qui donne à la physionomie de la figure une expression différente de celle à laquelle on s'est habitué; le visage est grave, mélancolique que même; la main gauche tombe naturellement, celle de droite tient, déployé, le traité de paix 1870-71.

Le socle, en pierre du Jura, mesure trois mètres de hauteur; en haut est disposée une couronne de feuillage en bronze; sur la largeur est appliqué, également en bronze, un motif allégorique. C'est une femme agenouillée, enveloppée d'un lincoln, qui tient dans sa main le livre de l'histoire, sur lequel est gravée la date de la libération du territoire.

Cette statue est l'œuvre de M. Gullbert, un jeune sculpteur né à Paris, en 1848, qui remporta toutes les médailles à l'école de dessin de la rue de l'École-de-Médecine; où il était entré en 1865.

Entré à l'école des beaux-arts en 1867, M. Gullbert fut admis en 1869 pour le grand prix de Rome en 1873; la *Docteur d'Orphée*; il envoya pour la première fois au Salon de cette même année, et sa statue de *Cain* lui valut une troisième médaille.

Aux expositions suivantes, il exposa les bustes de M. de Ségur pour l'Institut; du duc de la duchesse Doucens; de Mme Paulin Talbot, de M. Mollard, introducteur des ambassadeurs. En 1878, sur soixante-quinze concurrents, M. Gullbert obtint le prix du concours de la statue de M. Thiers.

Cette année, il a exposé la statue de l'histoire et le buste de Wilkes.

Le dessin que nous donnons est l'œuvre d'un jeune artiste, dont on a remarqué la belle étude de nu au dernier Salon, M. Louis Coquelet, né à Valenciennes; élève de Vély et de Jean-Paul Laurens.

Ce dessin a été fait d'après des croquis originaux et la photographie du monument que l'administration du *Vollaire* avait obligeamment mise à notre disposition.

### Vue panoramique de Nancy

La vue panoramique de Nancy, que nous donnons, est extraite de la *Géographie universelle* d'Elisée Reclus, publiée par la Librairie Hachette.

Nous ne saurions mieux faire que de placer ici, à côté de la gravure, les lignes que le savant géographe a consacrées à la ville elle-même.

Nancy, l'ancienne capitale de la Lorraine et le chef-lieu du département de Meurthe-et-Moselle, est la plus grande ville de la frontière de l'Est. Au dix-septième siècle, elle était encore petite cité; toute sa population était contenue dans le quartier aux rues tortueuses et inégales qu'on appelle aujourd'hui la vieille ville. La moderne Nancy, dont les rues larges et droites se coupent presque aussi régulièrement que celles des cités américaines, date presque en entier du dix-neuvième et du dix-huitième siècle. La plupart des belles constructions qui ont été données à Nancy ont été élevées sous le règne de Stanislas, beau-père de Louis XV; depuis lors, de vastes faubourgs ont été formés en dehors des portes et se prolongent au loin sur les routes et sur les terres en parties marécageuses que l'on a dû assainir à grands frais. L'événement le plus considérable que rappelle le nom de Nancy est la défaite de Charles-les-Téméraires, dont on retrouve le corps dans un marais, le lendemain de la bataille. Un petit monument, visible de la gare du chemin de fer, s'élève à l'endroit même où « fut le duc de Bourgogne... en bataille transy », dit l'inscription.

Quelque ville d'industrie et de commerce, Nancy a gardé dans tous les quartiers bâtis par Stanislas cette grâce maniérée, qui venait à la résidence d'une cour; un arc de triomphe, des statues et des bas-reliefs sculptés dans le style de l'époque; des groupes allégoriques, des inscriptions pompeuses semblent attendre un maître absent; mais, dans ces larges rues, sur ces vastes places, dont la plus élégante est dite place Cavarière, parce qu'elle servait jadis d'arcade aux chevaux, on peut du moins respirer à l'aise, et le regard suit avec plaisir les lignes régulières des édifices.

Quelques-uns des monuments sont remarquables par les trésors qu'ils renferment: ainsi dans l'ancien palais ducal, dont on admire la porte sculptée ou « portière », la galerie des Cerfs, somptueusement restaurée après l'incendie de 1871, contient le musée archéologique lorrain; mais c'est dans l'ancienne ville que se trouve l'édifice le plus curieux de Nancy, du moins à l'intérieur: l'église des Cordeliers.

Dans la nef elle-même et dans la chapelle ronde qui se rattache à l'église, sont érigés les tombeaux et les épitaphes de plusieurs ducs de Lorraine et de personnages de leurs familles; quelques-uns des monuments, surtout celui de Philippe de Gueldres, femme du duc René II, sont d'une grande beauté.

Le tombeau de Jacques Callot, le plus célèbre des enfants de la cité lorraine, se trouve dans cette église.

L'agronome Mathieu de Dombasle, qui naquit aussi à Nancy, a sa statue sur une place voisine de la gare.

Nancy est une ville d'université; déjà dotée avant la guerre de plusieurs facultés, elle a reçu, de Strasbourg, plusieurs grands établissements d'instruction publique; son ambition est de devenir l'intermédiaire scientifique entre les autres villes de France et l'Allemagne.

Pour soutenir le rôle qui lui revient, elle a déjà les ressources que lui donnent sa bibliothèque, son cabinet d'histoire naturelle, ses diverses collections, son musée, son jardin botanique.

Pour l'industrie, Nancy ambitionne également de remplacer, du moins en partie, les grands centres de fabrication que la France a perdus avec l'Alsace; d'ailleurs, plusieurs manufactures des deux départements du Rhin ont transféré spontanément leurs établissements à Nancy, soit dans les villages des rés, soit à Nancy, quatre hauts fourneaux s'élevaient dans les bourgs du voisinage.

Outre la filature et le tissage des cotons, d'autres industries florissantes occupent les ouvriers lorrains; celles des chapeaux, des draps, et surtout des fleurs artificielles. Depuis dix ans, Nancy a vu sa population s'accroître de plus de 10,000 habitants, et la ville a dû augmenter d'un cinquième en étendue; de toutes parts s'élevaient de nouvelles constructions, maisons d'habitations, usines, établissements publics. Une grande partie de l'importance de Nancy lui vient aussi des nombreuses lignes de chemins de fer qui viennent se souder dans le voisinage à la voie principale.

Les deux embranchements les plus rappro-



LE MONUMENT COMMEMORATIF DE M. THIERS, A NANCY  
Dessin de M. Louis COQUELET



Vue panoramique de Nancy

chés de Nancy se dirigent, l'un à l'est vers les sillons, devenus allemands, de Vic et de Dieuze; l'autre au sud vers le bourg industriel de Vézelize, chef-lieu du Santois.

### L'autographe de M. Thiers

L'autographe que nous donnons est la fac-similé d'une lettre adressée par M. Thiers à l'un des témoins des événements extraordinaires de la révolution, dont le grand historien réunissait les documents.

Depuis une trentaine d'années, les autographes de M. Thiers sont particulièrement recherchés; leur prix a toujours été très élevé, et ils se vendent couramment de 8 à 15 fr.

C'est dans ces feuilles volantes, que les collectionneurs recueillent avec un soin pieux, que les hommes marquants se livrent plus familièrement aux historiens.

On y découvre des traits de caractère, des renseignements nouveaux, des points ignorés, utiles aux érudits et intéressants pour les amateurs.

C'est à ce titre que la lettre que nous donnons est curieuse; elle donne par le menu la preuve des traces et du soin particulier que la mise au jour d'un travail, aussi considérable que l'*Histoire de la révolution française* a coûtés au grand citoyen dont on honore la mémoire.

### Le plan de la ville de Nancy

Nous donnons, à notre seconde page, le plan de la ville de Nancy. Il est très complet et permet de se rendre compte de l'endroit où a été placée la statue de M. Thiers.

### LA FÊTE D'AUJOURD'HUI

Voici le programme de la fête qui a lieu aujourd'hui, 3 août, à Nancy:

Le matin, des secours seront distribués aux indigents; 2,000 francs ont été votés dans ce but par le conseil municipal; 1,000 francs ont été ajoutés par le bureau de bienfaisance, et depuis, des souscriptions particulières sont encore venues accroître la somme mise à la disposition des malheureux.

A neuf heures du matin, au Cirque, la municipalité offrira le vin d'honneur aux Sociétés de gymnastique qui auront pris part au concours de la veille. Les Sociétés formeront un cortège brillant pour se rendre au Cirque.

A une heure aura lieu l'inauguration de la statue de M. Thiers, l'acte principal de ces fêtes. Dans la tribune construite en face de la statue et décorée de drapeaux et de cartouches aux armes des principales villes des départements qui ont pris part à la souscription, prendra place Mme Thiers, assise sur un magnifique fauteuil en velours rouge et bois sculpté et doré. Sur le dos est brodé en or le chiffre A. T. entrelacé. Mme Thiers aura à ses côtés M. le maire de Nancy, les ministres, le président du Sénat, les sénateurs et députés. Mme Dosne accompagnera sa sœur. On pénétrera dans cette tribune par la cour de la gare; naturellement, son accès sera permis aux seules personnes qui auront reçu des cartes de la mairie ou du comité de la statue. En haut et de chaque côté de l'escalier qui descendra de la tribune vers la statue, seront groupés à droite le comité de la statue; à gauche, le comité du souvenir et les orphelins de la guerre dotés par Mme Thiers.

Un large espace vide sera réservé entre la tribune et la statue; autour même du monument seront groupés les maires des communes qui, ayant pris part à la souscription, viendront assister à la cérémonie.

M. Noblot, président du comité de la statue, prendra le premier la parole pour offrir la statue à la ville. M. le maire de Nancy lui répondra.

La *Marseillaise* sera alors jouée par les trois musiques réunies (celles de la garde républicaine, du 26<sup>e</sup> et du 69<sup>e</sup>). A ce moment sera déposée au pied de la statue la couronne offerte par la jeunesse de Nancy.

Le président du Sénat, M. Martel, prendra ensuite la parole; après lui, le ministre de l'intérieur; puis M. J. Simon parlera au nom des amis de la famille. Enfin M. Legouvé, de l'Académie française, dira une pièce de vers composée par lui en l'honneur de M. Thiers.

Dans l'intervalle, des jeunes filles, orphelins de la guerre et dotés par les soins de l'œuvre fondée par M. Thiers et inspirée par Mme Thiers, viendront réclamer un compliment et offrir des bouquets à Mme Thiers et à Mlle Dosne.

La cérémonie se terminera par la remise à Mme Thiers de la couronne offerte par la jeunesse de Nancy, et pendant ce temps les trois musiques réunies joueront la symphonie en la de Beethoven que M. Thiers affectionnait tout particulièrement.

Pour saluer l'arrivée des autorités et députations, les trois musiques réunies joueront une marche.

A trois heures de l'après-midi aura lieu à la Pépinière la grande fête de gymnastique à laquelle assisteront Mme Thiers et la plupart des notabilités venues à Nancy. On procédera à la distribution des récompenses, parmi lesquelles il se trouve un prix offert par la veuve du libérateur du territoire. Ce prix est un exemplaire de l'*Histoire de la révolution*.

Pendant la fête de gymnastique et la distribution des récompenses, on entendra les musiques de la garde républicaine, ainsi que celles du 26<sup>e</sup> et du 69<sup>e</sup> de ligne.

Le banquet de l'hôtel de ville commencera à cinq heures et demie, immédiatement après la fête de gymnastique.

Assisteront au banquet: MM. Martel, président du Sénat; Leprieux, ministre de l'intérieur; Léon Say, ministre des finances; Cochery, ministre des postes et télégraphes; Le Royer, ministre de la justice; Jules Ferry, ministre de l'instruction publique.

A neuf heures, Mme et M. Bernard recevront dans le grand salon de l'hôtel de ville. Mme Thiers et Mlle Dosne honoreront de leur présence cette réception; à laquelle pourront assister toutes les personnes qui se présenteront en tenue de soirée.

Le soir, les places Thiers, Stanislas et de la Carrière seront magnifiquement décorées et illuminées, ainsi que les principales rues de la ville et les grandes avenues de la Pépinière.

A dix heures, un grand feu d'artifice sera tiré sur l'Arc de Triomphe. Le bouquet représentera le monument élevé sur la place Thiers.

\*\*\*

Demain lundi, 4 août, dernier jour des fêtes, aura lieu une grande cavalcade dont voici le programme:

1<sup>o</sup> Trois amazones, la première en bleu, la seconde en blanc, la troisième en rouge;

2<sup>o</sup> Dix cavaliers; soldats d'Angereau;

3<sup>o</sup> Char de la République, allégorique; gendarmes Hoché et Marceau, soldats; un chanteur, vêtu en Rouget de Lisle, chantera la *Marseillaise* sur la place Thiers;

4<sup>o</sup> Vingt soldats à pied entourant le char (bataillon de la Moselle en sabots);

5<sup>o</sup> Char de la Tannerie;

6<sup>o</sup> Char de la chaussure;

7<sup>o</sup> Char de la brasserie;

8<sup>o</sup> Char du sport nautique;

9<sup>o</sup> Char de la Manufacture des tabacs;

10<sup>o</sup> Char de la fanfare de trompes;

11<sup>o</sup> Char de l'agriculture, traîné par des boeufs;





# LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

## ABONNEMENTS :

PARIS : TROIS MOIS, 26 fr. — SIX MOIS, 50 fr. — UN AN, 95 fr.  
 DÉPARTEMENTS : TROIS MOIS, 28 fr. — SIX MOIS, 52 fr. — UN AN, 98 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

## REDACTION & ADMINISTRATION

53, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 53

Tous les journaux de la Rédaction doivent être adressés au Rédacteur en chef et ce qui concerne l'Administration à l'Administrateur-délégué.

Annonces : chez MM. Ch. Lagrange, Cerf et C<sup>o</sup>, 4, place de la Bourse.

## ABONNEMENTS :

PARIS : TROIS MOIS, 26 fr. — SIX MOIS, 50 fr. — UN AN, 95 fr.  
 DÉPARTEMENTS : TROIS MOIS, 28 fr. — SIX MOIS, 52 fr. — UN AN, 98 fr.

Joindre aux réclamations la dernière bande imprimée.

PARIS, 4 AOUT

Le hasard fait presque coïncider l'inauguration de la statue de M. Thiers à Nancy et l'abandon, par les deux Chambres, de cette ville de Versailles où se sont tramés tous les complots contre la République et contre la politique de son premier président. On peut dire que cette politique vient de triompher deux fois et de recevoir comme un double hommage. C'est, en effet, sur la question du retour à Paris qu'éclata l'une des premières crises ministérielles par lesquelles le gouvernement de M. Thiers fut successivement ébranlé. La chute de M. Casimir Perier, qui s'était prononcé fermement pour le retour à Paris, n'est pas seulement un honneur pour le nom de cet ancien ministre ; ce fait nous rappelle que, pour les hommes de gouvernement, pour les hommes de bon sens et n'ayant pas d'arrière-pensée contre la République, la question qui vient seulement d'être résolue était mûre depuis longtemps.

C'est fait maintenant, et le dernier vestige de la politique versaillaise vient de disparaître, en même temps que s'élevait à Nancy la statue de l'homme qui est tombé victime de cette politique, mais qui, en luttant énergiquement contre un aveugle entraînement et de coupables tentatives, s'est fait pardonner bien des erreurs, et s'est assuré des titres impérissables à la reconnaissance du pays. Tandis que ses anciens amis politiques, ceux qu'il pouvait considérer comme ses élèves, restaient figés dans leurs préjugés d'autrefois et dominés par leurs rancunes, M. Thiers comprit rapidement, et avec une clarté surprenante chez un vieillard, les nécessités de la situation nouvelle faite à la France. On a dit que l'ambition trouvait son compte dans cette conversion inattendue. C'est possible ; mais l'ambition qui s'inspire des intérêts supérieurs du pays n'est qu'une passion digne d'éloges. Et d'ailleurs, quel est le parti qui, à cette époque, aurait songé à renverser M. Thiers ? Non seulement les satisfactions, mais les réalités mêmes du pouvoir, s'il avait consenti à lui prêter l'influence de son nom, l'autorité de ses services et la force de son éloquence ? La vérité est que de toute façon, sous un nom ou sous un autre, le pouvoir ne pouvait guère échapper au négociateur du traité de paix, à l'orateur merveilleux qui avait, sous l'empire, annoncé avec trop de vérité les catastrophes prochaines. C'est donc par un choix libre et à peu près désintéressé que M. Thiers s'est rallié à la République, entraînant par son exemple les plus éminents de ses amis, comme M. de Rémusat, M. de Montalivet, M. Duvergier de Léauranne, M. Casimir Perier et d'autres encore. Ceux qui, à Bordeaux, l'ont entendu promettre la durée à la forme républicaine, pourvu que la France, à l'abri de ces institutions nouvelles, pût se relever et cicatriser ses blessures, n'ont jamais douté que, dès ce moment, l'idée d'une restauration quelconque ne fût condamnée dans son esprit. M. Thiers, en effet, était, dès lors, tout le gouvernement, et il disait : La République durera si on gouverne bien en son nom. Il avait en lui-même une trop juste confiance pour douter du résultat de cette expérience, de cet « essai loyal » que son honneur l'obligeait désormais à faire réussir.

Est-ce à dire qu'il n'ait point commis de fautes et qu'il ne se soit pas trompé en plusieurs circonstances ? Nul ne le pense et, dans les derniers temps de sa

vie, il ne le pensait pas lui-même. Mal conseillé par ses ministres plus timides et moins perspicaces que lui, il a notamment laissé échapper une fois l'occasion de remporter une victoire décisive sur l'opposition factieuse qui s'essayait contre lui. Au 24 Mai, il n'a pas tiré de la constitution Rivet qu'il avait fait voter, le seul avantage qu'elle pût lui fournir contre des adversaires mal intentionnés. Mais ces fautes, et d'autres encore, disparaissent lorsque l'on considère la ligne générale suivie avant et après le 24 Mai par le prédécesseur du maréchal de Mac-Mahon, dont il fut certainement devenu le successeur sans la brusque catastrophe de Saint-Germain. M. Thiers a ramené par son exemple à la Révolution, c'est-à-dire à la République, toute la partie intelligente de la bourgeoisie, tout ce qui, parmi les libéraux de l'école de 1830, n'était pas atteint sans remède par la gangrène cléricalle. Autant qu'il était en lui, il a travaillé à réparer les maux résultant de la scission funeste de 1850, scission à laquelle son nom était malheureusement attaché. Nous ne savons comment ceux qui ont été ses collaborateurs officiels mais qui ne l'ont pas toujours bien heureusement conseillé ni bien fermement soutenu entendent expliquer aujourd'hui les opinions des derniers temps de sa vie. Ce qui est certain, c'est que M. Thiers avait complètement ouvert les yeux sur les vrais et seuls périls qui pouvaient maintenant menacer la République. Il n'était pas facile à intimider, mais il ne parlait pas du péril clérical avec le cœur léger de certains personnalités. Si les circonstances l'avaient ramené au pouvoir, on eût retrouvé en lui, comme en 1844, le champion des droits de l'Etat. L'expérience et la bonne foi l'avaient ramené à des principes que l'infatigable et l'esprit d'intrigue font oublier à d'autres. Par la même raison, il comprenait la République avec toutes ses nécessités logiques, avec ses conditions vraies de stabilité et de progrès. On voit à quel point il était un homme de bon sens et de franchise. Cette exécution légitime eût été l'un des premiers actes de M. Thiers s'il avait survécu au triomphe du 14 octobre. Il en est de même du retour à Paris, qui vient seulement d'être voté, et de plusieurs mesures d'égale importance dont s'effraie la timidité de politiques bien intentionnés, mais d'esprit vulgaire.

Nous croyons donc que les ministres que ne retiennent point à Paris d'autres devoirs ont bien fait d'aller à Nancy, associer le gouvernement de la République à des hommages qui ne s'adressent pas seulement au libérateur du territoire. Seulement ce n'est pas tout que d'honorer M. Thiers, il faut le comprendre, il faut surtout ne pas rester en arrière des conceptions gouvernementales d'un homme qui était assurément conservateur, mais qui était un conservateur intelligent. Les formules qu'on répète et qu'il avait imaginées en d'autres temps, en prévision de circonstances qui ne se sont pas produites, n'avaient nullement à ses yeux le sens étroit et littéral qu'on veut leur attribuer. Encore troublé par les souvenirs de quelques tentatives inopportunes qui firent grand mal à la République de 1848, M. Thiers a pu parler de République sans républicains, il a pu dire : La République sera conservatrice ou elle ne sera pas. A ce moment, il ignorait encore que le parti républicain ou plutôt que le pays tout entier était mûri par les malheurs communs et que sa patience égalait sa volonté. Si le sort avait permis à l'homme tombé le

24 mai de remonter au fauteuil présidentiel, on n'eût pu se convaincre par République conservatrice M. Thiers n'entendait pas une République laissant tous les privilèges du pouvoir à ses ennemis moins la responsabilité. Les ministres qui ont assisté hier aux fêtes de Nancy ne comprendront pas d'une façon moins large que le premier président de la République les obligations d'un gouvernement démocratique. Le tour du gouvernement à Paris ouvre une période nouvelle à l'activité de cabinet. Il faut laisser dans Seine-et-Oise les timidités, les tergiversations superflues et prouver à la France, par une direction sage, ferme et attentive, que si le cabinet de Versailles est toujours aux affaires, la politique versaillaise a vécu.

## DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

(Service de l'Agence Havas.)

Constantinople, 2 août.  
 Les ambassadeurs de France et d'Angleterre ont demandé à la Sublime-Porte le texte d'un firman égyptien, afin de le confronter avec le texte français.

Le sultan a accordé une pension mensuelle de 15,000 piastres à Khérédine-pacha et à Mahmoud-Nedim-pacha.

Bucharest, 3 août.  
 M. Stourdza, ministre des finances, est de retour à Bucharest.

M. Brailianu, président du conseil, part en congé de vingt jours par raison de santé. Il se rend aux eaux de Carlsbad.

M. Borescu arrivera à Paris vers le 15 août.

Vienne, 3 août.  
 Les informations de Silistrie constatent que l'évacuation de la Bulgarie est entièrement terminée. Le dernier transport russe est parti de Bourgas le 1<sup>er</sup> août.

Berlin, 3 août.  
 Une dépêche de Gastein annonce que l'empereur d'Autriche doit arriver dans cette ville le 10 août pour rendre visite à l'empereur d'Allemagne.

Gènes, 3 août.  
 Leurs Majestés ont assisté à la distribution des prix décernés à l'occasion du concours agricole régional.

MM. Boccardo et Caroli ont prononcé des discours qui ont été très-applaudis.

Les orateurs ont tour à tour constaté l'utilité et les mérites de ces concours.

Leurs Majestés ont été accueillies avec enthousiasme par les habitants de Gênes.

Rome, 3 août.  
 M. Ronchetti, ambassadeur près la cour d'Allemagne, se rendra à son poste avant le 20 août. Il se rendra directement en communication avec le prince de Bismarck.

Il est porté des nominations des nouveaux évêques en remplacement de ceux qui sont décedés.

On assure que Mgr Manning a envoyé au pape un mémoire sur l'Eglise catholique en Angleterre ; ce mémoire pourrait servir de base à la reorganisation désirée depuis longtemps et aurait été, assure-t-on, agréé.

Rome, 3 août.  
 On lit dans le *Diritto* :  
 « Le ministre de l'instruction publique, dérogeant aux dispositions antérieures, a autorisé les évêques des séminaires épiscopaux aspirant aux titres scolastiques que le loi accorde aux élèves des écoles publiques, à être admis librement aux examens, et les a exemptés de l'obligation de faire une année d'étude dans les institutions laïques, soit publiques, soit privées. »

Quelques journaux de province annoncent que les ministres des finances et des travaux publics seront remplacés à la fin du mois de septembre.

Les feuilles ministérielles de Madrid annoncent que ces nouvelles sont inexactes.

Bruxelles, 3 août.  
 Un grand concert a eu lieu aujourd'hui au bénéfice des victimes des bouilleries de Frameries et des inondés de Stregelin.

Le roi, la reine, le corps diplomatique, les ministres, ainsi que toutes les autorités civiles et militaires, y assistèrent.

La foule était énorme.

Le roi et la reine ont été chaleureusement acclamés.

Kiew, 2 août.  
 Le résultat des publications officielles, faites par ordre du conseil de guerre de Kiew, et portant les dates des 18, 25 et 27 juillet, est que parmi les individus accusés d'affiliation à une association illégale, de tentative de vol de cibles publiques, d'attentat à la vie d'un agent de la police et de meurtre, vingt ont été condamnés à mort, et six aux travaux forcés.

Le gouverneur général, M. Loris Melikoff, a commencé la peine capitale prononcée contre deux de ces individus en travaux forcés. Un

des accusés a été gracié. Les trois autres condamnés à mort ont été pendus le 30 juillet.

Capetown, 15 juillet (voie Madère).  
 Lord Chelmsford a donné sa démission et retournée à Durban.

Capetown, 15 juillet.  
 Plusieurs chefs importants ont fait leur soumission.

La première division de Newdigate retourne à Upoko, à cause du manque de fourrage. On croit qu'elle ne reprendra pas sa marche en avant dans cette saison-ci. Les difficultés de transport augmentent, les bœufs meurent tous.

La forteresse d'Ekhova sera réoccupée.

Des volontaires occupent une position entre le fort Weber et le fort Dorby pour couper la retraite à Coligny et empêcher les incursions des Zoulous dans le voisinage des rivières Intombi et Assagai. Puffinder, un chef important de la frontière du Nord, a été capturé.

Le câble qui doit relier Aden au Cap, est immergé jusqu'à la baie de Delagoa.

Washington, 3 août.  
 M. Menocal, ingénieur, invité par le gouvernement de Nicaragua à compléter les travaux d'arpentage de la route du Nicaragua pour le canal interocéanique, partira prochainement. Son départ a été autorisé par le ministre de la marine.

Toutes les communications avec Memphis sont coupées. Il est mort de la fièvre jaune, dans cette ville, 26 personnes pendant la dernière semaine.

Une des plus mauvaises lois de l'Assemblée nationale, celle du 21 mai 1873, sur les commissions administratives des hospices, hôpitaux et bureaux de bienfaisance, a été abrogée, à la fin de la dernière session parlementaire, dans ses dispositions relatives à la composition de ces assemblées. La proposition de loi, adoptée le 5 avril 1879 par la Chambre des députés, a été votée par le Sénat avec quelques modifications, le 28 juillet. A la seconde délibération comme à la première, la minorité réactionnaire du Sénat s'est opposée, avec une obstination digne d'une meilleure cause, à l'abrogation de la loi du 21 mai 1873 : ses efforts ont été vains ; les amendements présentés par M. Lambert de Sainte-Croix, par le général Robert et par M. de Ravignan n'ont pas été pris en considération et l'ensemble du projet de la commission du Sénat a été voté par 160 voix contre 105.

La Chambre des députés a adopté sans discussion, le 30 juillet, la proposition de

Sous l'empire de la loi nouvelle, les curés ne seront plus membres de droit des commissions administratives des hospices ou hôpitaux et des bureaux de bienfaisance. Les commissions seront composées du maire de la commune et de six membres, deux élus par le conseil municipal et quatre nommés par le préfet ; elles perdent donc le droit de présentation qui faisait pour ainsi dire, de la plupart des établissements hospitaliers, la chose d'une coterie.

Au moment où la loi était votée, une revue lyonnaise, *Lyon scientifique et industriel*, publiait, à la date du 1<sup>er</sup> août courant, un article sur le « recrutement du conseil d'administration des hôpitaux civils de Lyon » ; nous y lisons ceci : « L'avocat, le magistrat, le traquant se sont réunis en corps sous le nom de conseil d'administration et, excluant formellement du sein de cette assemblée délibérante et dirigeante tout médecin, ils décident en dernier ressort toutes les questions afférentes à l'hygiène des malades, se recrutant à chaque vacance, toujours dans les mêmes rangs... »

La majorité républicaine du Parlement n'a donc point modifié la loi du 21 mai 1873 pour avoir la faculté de révoquer, comme l'a dit M. Lambert de Sainte-Croix, les 79,000 membres des commissions administratives actuellement en fonctions, mais pour faire disparaître une organisation vicieuse que l'expérience a condamnée, qui ne donnait aucune garantie de bonne et sage administration, et qui avait été établie afin de donner un nouveau moyen d'influence au parti réactionnaire

et clérical : dans toutes les communes pourvues d'hospices ou de bureaux de bienfaisance.

Ce ne seront certainement point les indignités qui se plaignent de l'abrogation de la loi du 21 mai 1873.

se pressant sur la place, les délégués de toutes les sociétés présentes se sont avancés, drapeaux tricolores au tête, pour déposer une couronne au pied de la statue.

Ces couronnes étaient généralement très-simples, les unes formées de fleurs blanches, blanches et rouges, les autres de feuilles de laurier d'immortelles ; beaucoup étaient ornées d'écharpes aux couleurs nationales, beaucoup aussi d'un simple crêpe de deuil noir.

La ville de Metz a envoyé une couronne d'immortelles recouverte d'un crêpe ; la couronne de Strasbourg est en feuilles de laurier cachées sous une écharpe aux couleurs rouge et blanche.

On remarqua que les délégués de l'école Polytechnique, de la ville d'Épinal, du Hovell d'Épernay, de l'école de Médecine et de Pharmacie de Chen, de la ville de Belfort, des cours d'adultes de Vitry-le-François, de Verdun et de Reims, des sociétés la France-Comtoise et la Persévérance, de la ville de Lunéville, du Sport de Nancy, des Sociétés de gymnastiques de Charleville, etc.

Les estrades où étaient placés les invités officiels faisaient face à la statue ; elles étaient ornées de velours rouge bordé d'une frange d'or.

Mme Thiers, Mlle Dosne, accompagnées par Mmes Bernard, Delmas et de Carcy, étaient au pied de la tribune. Mme Thiers, Mlle Dosne et Mme Delmas étaient en grand deuil.

À droite de Mme Thiers, venant successivement se placer les orateurs.

A gauche, étaient M. Bernard, sénateur et maire de Nancy, l'organisateur de la fête, Dolmas, préfet de Meurthe-et-Moselle, récemment nommé conseiller d'Etat, et son chef de cabinet, M. Protat ; les préfets et sous-préfets des départements limitrophes.

M. Noblot, président du comité de la statue, a pris le premier la parole pour offrir la statue à la ville. M. Bernard, sénateur et maire de Nancy, a répondu. Toutes les musiques ont aussitôt joué la *Marseillaise*.

M. Martel, président du Sénat, M. Lepage, ministre de l'Intérieur, et M. Jules Simon, ont ensuite prononcé des discours.

M. Legouvé a dit une pièce de vers qui a été très-applaudie.

Les discours de M. Martel, très-courts, mais pleins de soulèvements de chaleur, a produit sur l'auditoire une très-vive impression.

Nancy, 3 août, 4 h. 50.

Après la cérémonie, Mme Thiers, Mlle Dosne, les dames qui les accompagnent et le général Charlemagne sont montés dans des voitures escortées par un peloton de gendarmes. Les ministres, les sénateurs et les députés se sont ensuite retirés.

La plupart des sénateurs et des députés étaient revêtus de leurs insignes, mais ceux de Mlle Dosne à Nancy, ne négligea aucun occasion de leur manifester ses sympathies s'est respectueusement tenu pendant tout le trajet suivi par leurs voitures.

Nancy, 3 août.

guration de la statue de M. Thiers. M. L'orateur rappelle d'abord que l'administration de la population survit à M. Thiers.

« Ce qui s'en est allé, ajoute-t-il, nous répondons que la reconnaissance se mesure au service rendu et qu'il appartient à nos contemporains et à nos descendants de manifester par l'occupation allemande de manifester par un immense élan de gratitude leur admiration pour le grand citoyen qui, par tant d'efforts, a fait leur délivrance. »

« C'est que, dans ce pays, l'admiration pour le libérateur du territoire n'a fait que grandir avec le temps ; c'est que chez nous, comme partout en France, mais chez nous, peut-être plus vivement encore, les émotions des jours néfastes ont laissé des souvenirs profonds. C'est que, dans nos départements frontiers, à côté de bien des souvenirs, on rend, plus qu'ailleurs, un sympathique hommage au patriotisme de l'émancipateur de l'Etat, à ce patriotisme qui ne s'est jamais démenti dans le jour qui brava une impopularité inconsciente, il résistait avec une sombre énergie à des entraînements passionnés et irréfléchis qui nous ont précipités dans l'abîme, depuis le jour où, franchissant tous les obstacles, malgré son grand âge, par la plus rude des hiverns, sans souci des dangers qu'une pareille entreprise faisait courir à sa santé et à sa vie, il a parcouru l'Europe en sollicitant, sinon sa vie, au moins des médiateurs, jusqu'au moment où il lui a fallu, pour nous sauver de la ruine absolue, signer d'une main française et française, et de l'autre main d'un ennemi, ce traité de paix néfaste qui a cependant permis à la France de se relever. »

« Qu'ils viennent donc ici, ceux qui ont osé révoquer en doute son patriotisme ! Qu'ils viennent donc cette foule enthousiaste, accourue de tous les points de la France pour acclamer celui qui n'est plus au milieu de nous, mais qui vit à jamais dans tous les cœurs vraiment français. »

M. Bernard, après avoir cité la lettre que lui avait écrite M. Thiers pour lui promettre de venir visiter Nancy, termine par ces paroles : « Hélas ! messieurs, une mort, bien cruelle pour tous, l'a empêché de remplir sa promesse, et nous ne pouvons plus lui offrir qu'une hostie posthume, mais au moins nous avons voulu qu'elle fut à la hauteur de nos regrets. »

« Sans doute, cette fête (on l'a dit) et personne qu'elle ne ressente plus vivement que moi, cette fête ne se tristesse, et nous ne pouvons oublier qu'il y a, au côté de nous, des amis désoyés qui pleurent la patrie absente. »

## LES FÊTES DE NANCY

Nancy, 2 août.

Les ministres sont arrivés à Nancy à trois heures. Ils ont été accueillis à la gare par le conseil municipal. A six heures, ils ont reçu à la préfecture les fonctionnaires.

J'ai assisté à cette réception, dans le groupe de l'Université. Aux professeurs des quatre Facultés et du lycée, le ministre de la Justice a déclaré avec une grande énergie de parole, au nom de M. Jules Ferry absent, que le gouvernement est unanimement décidé à rendre à l'Etat la maîtrise de l'éducation intellectuelle.

« Nous ne demandons pas, a-t-il dit, des lois de persécution, mais nous voulons rétablir dans sa tradition vraie l'enseignement national, l'enseignement français. »

Le ministre a répété à deux reprises, avec une fermeté croissante, ces paroles. L'Université de Nancy a fait à ce discours un accueil très-vif. Il y a dans cette Université plusieurs catholiques sincères ; je ne crois pas qu'on y trouverait un seul professeur qui ne fût profondément dévoué à l'éducation nationale. Les universités libres ont pris à Nancy les maîtres dociles au Gesù, et Nancy ne les a point pleurés. Si le même travail de sélection libérale s'est accompli dans tous les centres de notre enseignement supérieur, on peut affirmer que l'Université est tout entière unie et prête pour les réformes très-grandes que nous n'attendons plus bien longtemps. Demain, dit-on, M. Jules Simon parlera en face de la statue de M. Thiers. Mais il a trop d'esprit pour aborder le terrain où M. Le Royer s'est placé avec une telle décision. Demain il ne sera plus fait allusion à l'article 7. Mais il y a un avenir où le bon sens et le droit auront le dernier mot.

Nancy, 3 août, 11 h. 40 matin.

Ce matin, la municipalité a offert le vin d'honneur aux sociétés de gymnastique.

Le défilé des sociétés, chacune portant le drapeau tricolore à sa tête, a été des plus pittoresques. Le maire a prononcé une allocution très-applaudie, à laquelle a répondu M. Paz.

La musique de la garde républicaine, qui, sous l'habile direction de M. Selenick, a donné hier soir un brillant concert, prêtait aussi son concours à cette cérémonie.

Les palmes d'officier d'Académie ont été décernées à plusieurs habitants de Strasbourg au milieu des manifestations sympathiques des spectateurs.

Une foule nombreuse encombre les rues. Tous les trains qui arrivent à Nancy sont littéralement bondés.

Tous les départements de l'Est sont représentés à la cérémonie, et presque toutes les villes ont envoyé une délégation. On remarque beaucoup d'Alsaciens.

L'enthousiasme de toutes ces patriotiques populations réunies est indescriptible, et la fête a un véritable caractère national.

Nancy, 3 août, 2 h. 30 matin.

M. Martel, président du Sénat, est arrivé cette nuit. Il a été reçu à la gare par M. Bernard, sénateur et maire de Nancy, et par M. de Swarte, secrétaire de la présidence du Sénat.

Nancy, 3 août.

L'inauguration de la statue a eu lieu au milieu de l'émotion et du recensement de la foule. Une baie autour de l'encadrement était formée par les membres de la Société de gymnastique dans le costume ordinaire de leurs exercices : pantalon blanc, gilet de coton, écharpes aux couleurs nationales.

La Société de sport de Nancy avait seule repris la tenue de la fête.

L'ordre était parfait. Les ministres, les sénateurs, les députés et les invités officiels pénétraient avec la plus grande facilité jusqu'aux estrades qui leur étaient réservées.

Cette organisation fut le plus grand honneur à M. Bernard, sénateur et maire de Nancy, qui a pris l'initiative de cette fête nationale, et aux jeunes commissaires qu'il s'est joints.

Lorsque la statue de M. Thiers est apparue sur son piédestal de marbre blanc, orné de bustes, aux yeux des milliers de spectateurs qui

conduisit à travers une série de chambres désertes.

Nous entrâmes dans un salon absolument vide. Un tableau occupait le milieu du mur. Il était protégé par un rideau.

C'est une des copies de ce portrait dont je vous ai parlé, dit-elle en écartant la draperie.

Je restai muet d'admiration. La simplicité du portrait lui donnait un cachet classique.

Il semblait vous regarder, de ses longs yeux de velours. Le visage était pâle, d'une blancheur de lait, encadré d'épaisses boucles de cheveux noirs, le nez fin, d'une pureté inouïe, les traits d'un modèle exquis. Elle ne portait pas de bijoux, pas même une fleur dans les cheveux. Cette femme n'a besoin d'aucune parure. Pour vêtement, une jaquette de velours rouge garnie d'hermine. Une guimpe de dentelle étend ses fils délicats sur cette gorge admirable. Elle a quelque chose de fier, d'imposant. Et surtout cette mélancolie, cette pâleur, qui vous étonnent !

— Et son portrait, à lui ?

— En ai-je besoin ? dit-elle avec un enthousiasme calme. N'ai-je pas dans ces feuilles jaunies le portrait du meilleur des hommes ?

— Voyez ! lorsque le désespoir me saisit parfois et me torture, je prends ce manuscrit et je le lis, jusqu'à ce que je sois calme, et seréine, et forte.

Nous retournâmes dans son boudoir.

— Et vous n'avez plus jamais aimé depuis ? demandai-je.

— Qu'est-ce que l'amour ? s'écria Mme de Kossow. Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est qu'il a repoussé et blessé le plus noble cœur qui l'ait.

Je t'aimais d'un amour sincère et profond. Dieu veuille qu'un autre t'aime de cet amour !

Je n'ai jamais retrouvé un tel amour. Mais je ne puis être seule. Chaque être a besoin d'un être qu'il tourmente. Les uns ont un chien, moi j'ai un amoureux. Elle se mit à rire.

— En somme, c'est une existence bête, sans but, sans honneur, sans espoir.

— Et lui ?

— Lui ! Il ne lui est resté de sa double félicité de jadis qu'un petit cheval de papier ; le papier est jauni et usé par le temps. Il est sur son pupitre, entre les bustes de Virgile et d'Homère.

Il n'a pas été long temps malheureux. Il a un but dans la vie, ce qui le console. Il ne se départ pas de son idéalisme ni de son amour pour la nature. Les déceptions ne l'affectent pas.

Il aura toujours cette force, ce feu sacré dont il éclaire le monde. Il travaille, il est utile.

Son existence ne passera pas inaperçue !

SAGHER-MANON.

Traduction de Mlle A.-C. Streibinger.

FIN

Recueil de la République française Du 5 AOUT 1879.

(41)

sur l'oreille, une cigarette à la bouche. Je saute à bas de mon cheval, et je me place vite à sa vis de lui. Il vise et tire en l'air.

Je lui réponds par un diabolique éclat de rire, je jette ma cigarette, et je lui fais signe de prendre place. Seulement, l'œil arrêté sur le sien, d'un air moqueur, je m'avance et appuie le pistolet sur sa poitrine.

— Eh bien ! votre imagination est satisfait. Vous vous êtes livré entre mes mains. Je ne fais pas grâce !

Au même instant, il tombe mort à mes pieds. J'allume une nouvelle cigarette avec indifférence.

— Oh ! que ce projet me paraissait séduisant ! Mais vous comprenez que, pour l'accomplir, il aurait fallu d'autres nerfs que les miens. La seule satisfaction que j'eus, ce fut de lui ravir son ami. Turkul, qui me fut constamment contre-Julian, finit par le provoquer. Ils se séparèrent ennemis.

J'espérais un duel. Mais, comme Turkul donnait à son ami une épithète blessante, Julian lui répondit :

— Tu n'as pas le droit de m'insulter. Tu es malade et ne peux me rendre raison.

Mon projet de vengeance s'écrouta de la sorte.

Turkul était réellement poitrinaire et son état empirait rapidement. Néanmoins, il me restait fidèle, et venait chaque soir me tenir compagnie ; l'aimable famille Barwizki m'avait abandonnée, dès qu'elle avait vu qu'il n'y avait plus rien à espérer,

## LA FEMME SÉPARÉE

et que les jeunes filles eurent usé mes robes et mes manteaux jusqu'à la corde.

Les autres amis, aussi, désertèrent lorsqu'ils apprirent que je ne donnais plus de thé et que je n'avais plus de loge au théâtre.

Turkul devint de plus en plus malade. Il mourut au printemps.

Quelques instants avant sa mort, il demanda Julian. — Mais il était trop tard pour le faire appeler.

Outre Turkul, le comte Henryk m'avait rendu visite, de temps à autre, sans se brouiller avec Julian pour cela. C'était dans son caractère d'être bien avec tout le monde. Il faisait la navette entre Julian et moi, sans trop de peine.

La solitude me rendit plus sérieuse, plus sage, plus tranquille.

Julian fonda un grand journal : *La Zorja* (1). Il paraissait chaque semaine et obtint un grand succès populaire. Chaque dimanche, nos paysans se rassemblaient autour d'un tonneau de bière, et le diak (2) leur faisait la lecture à haute voix.

Ce nouveau travail, cette agitation, le remirent complètement.

Il ne m'en voulut plus autant.

Lorsqu'il apprit que j'étais sa première abonée, il m'envoya par Henryk une caisse de cigarettes.

Le cadeau était insignifiant, mais je lui

(1) L'Aurore.  
 (2) Chantre.

